

A cet homme vulgaire, mis par la voix de tout un peuple vaincu au rang et au-dessous des scélérats, il faut donc un *manteau de pourpre*, l'insigne des empereurs et des chefs d'armée qui semblent l'avoir trempée dans le sang même de tant, de toutes les nations asservies. Sans pitié et avec barbarie, les soldats arrachent au Patient divin la robe qui enveloppe ses épaules encore saignantes, et la remplace par un lambeau d'étoffe écarlate, le dérisoire manteau du premier officier venu.

A cet homme ambitieux, il faut un *trône*, siège de son crédit éphémère et de son autorité désarmée : un tronçon de colonne se dresse là, et on l'y fait asseoir avec rudesse et une sorte de sauvagerie cérémonial, au milieu des railleries, des plaisanteries dont cette classe de gens ont le monopole, où la délicatesse se convertit en son raffinement dans la grossièreté.

A cet homme jaloux, qui s'est imaginé un droit à la royauté, il faut un *diadème*, tressé non de fleurs, de rameaux d'olivier ou de laurier, mais par une satanique suggestion, composée de jonc marin, si commun en Palestine, sur lequel on entrelace des branches d'épines dures comme l'acier, aiguës comme des épées.

Cette couronne, les exécuteurs la placent sur la tête sacrée de Jésus, l'y font pénétrer à l'aide de bâtons ou de poignées de glaive. La belle chevelure du Fils de Marie ne saurait être qu'une frêle protection sous la pointe des épines qui la traversent, et l'on frémit d'horreur et de douleur à la seule pensée des intolérables élancements, de la cuisante inflammation qui saisissent toutes ces parties si sensibles du chef meurtri de Jésus.

Le sang, dé coulant à flots des déchirures, baigne ses yeux bénis, empourpre son visage si doux, inonde son cou et ses épaules où il rejoint sur la poitrine celui que les fouets en ont fait jaillir naguère.

A cet homme insensé, fantôme de roi, roi de carrefour et de théâtre, il faut un *sceptre* : et les soldats saisissant un de ces roseaux creux et longs qui croissent à profusion en Judée, la lui mettent dans les mains liées et reposant sur ses genoux; silencieux et résigné, l'Agneau innocent se laisse faire,

Ainsi s'achève l'investiture royale, l'intronisation barbare et sanglante. La coutume exige le cérémonial des *hommages*. Les hommages du respect, de la soumission, de la vénération solennelle : toute la cohorte, cinq cents hommes, s'apprête au jeu, et tous défilent tour à tour devant le monarque improvisé :

Les uns profèrent des saluts moqueurs et sarcastiques ; les autres fléchissent le genou par dérision ; quelques-uns même se